

LES LABOUREURS.

ARGUMENT.

La classe des habitants des campagnes qui nous intéresse spécialement ici, se divisait au moyen âge en Bretagne, à peu près comme aujourd'hui, en pauvres, fermiers, domaniers et propriétaires; le pauvre (nous en avons déjà parlé) n'est point chez nous le rebut de la société; il est aimé, estimé, honoré de tous; on sait que ses haillons peuvent se changer un jour en vêtements de gloire; il habite une cabane couverte en genêts; il n'a qu'un champ ou courtil, où croit le chanvre dont il s'habille et l'herbe dont se nourrit sa vache, qui partage avec lui son toit; il mendie devenu vieux, et travaille lorsqu'il est jeune. Le fermier, comme partout ailleurs, laboure les terres de son maître; le domanier en a l'usufruit, mais non la propriété; les édifices seuls lui appartiennent, et lui peuvent être remboursés par congément. Quelquefois il achète son domaine, qu'il ne craint jamais de payer trop cher, si c'est le lieu de sa naissance, et il entre dans la classe des propriétaires, classe peu nombreuse, plus indépendante, et qui forme, dans la chaîne sociale, l'anneau qui lie les paysans aux bourgeois.

Il est triste de songer que l'on n'a encore rien fait dans l'intérêt des classes pauvres de nos campagnes; que leur état n'a point été amélioré; qu'elles souffrent toujours; que leur vie est un long tissu de misères qui les a enveloppées au berceau et doit leur servir de linceul. Mais laissons-les parler elles-mêmes.

XXVII

AL LABOURERIEN.

(Les Léon.)

Sélaouit tud, diwar méaz ha klévit eur gentel
Zo bet savet a névez war buhez al labourer ;
Eur stad a zo doaniuz braz, deuz ket kalz a baouez,
Neb a ra gant sioulded, o c'hounit 'r baradouez.

Al labourer a labour, deuz forz é pé amzer,
Kerkoulz dindan ar iéne ha dindan ann domder,
Pa vez erc'h, grizil, kurun, avel, glao, skourn, kazerc'h,
O valé ato welfet 'nn hé bark al labourer.

Al labourer zo gwisket, zo gwisket gant lien,
Né vez ket tréset bemdéiz, ével ar vourc'hizien ,
Hé dilad zo stroulennet gand ann douar kaléret,
Ré ker, a renk hé gahout, a granc'h ouz hé wélet.

XXVII

LES LABOUREURS.

(Dialecte de Léon.)

Écoutez, habitants des campagnes, écoutez un chant qui a été nouvellement composé sur la vie du laboureur; une vie bien pénible, qui ne lui laisse guère de trêve, mais qu'il prend en patience pour mériter le paradis.

Le laboureur travaille sous tous les temps, aussi bien sous le froid que sous le chaud du jour; qu'il neige, qu'il gèle, qu'il grêle, qu'il tonne, qu'il vente, qu'il pleuve, vous trouverez toujours aux champs, à l'ouvrage, le laboureur.

Le laboureur est vêtu, il est vêtu de toile; il n'est pas beau sur la semaine; comme les bourgeois; ses habits sont couverts de terre et souillés par la fange; les gens de la ville ont besoin de lui, et crachent de dégoût à sa vue.

Disenvélédigez zo tré stad ar vourc'hizien,
 Etré stad ann holl dud kéar, ha stad 'l labourerien ;
 Ré-zé ho deuz kik, pesked, ha bara gwenn bépret,
 Al labourer tammou géot, bara louet, dour bervet.

Al labourer renk paéa, paéa é beb amzer,
 Paéa tell d'ar roué beb bloaz ter pé béder,
 Pa ranko paéa hé vestr ma na vo prest 'nn arc'hant
 Vézo foar gand hé zanvez; aman ann néc'hamant !

Da paéa c'hoaz 'nn dévézo ann déok d'ar person,
 Evel ma zéo ar c'hustum, kémént-sé zo reiz-éon ;
 Réi ho c'hest d'ar véléien 'nn aluzen d'ar béorien
 Hag évit na faziint ket 'r gwir d'ar zervichérien.

Al labourer c'hoaz ouspenn a vézo tamallet ;
 Gand ann dud piz a lézen a vézo gwir skarzet ;
 Euz é nébeud a vadou é vézo dizonet
 Hag zé zanvez o vonet deuz ger da lavaret.

Hag endra ma o c'honta hé arc'hant wéchigou,
 'Nn arc'hant en deuz destumet gant kémend a boa-
 [niou,
 Gant kémend' anken, c'hoarzeur, c'hoarzeurgoab war
 ['nn-ézh
 Ha mar helleur hé gincur, ha goab réeur ann éz-
 [han.

— 113 —

Il y a une grande différence entre l'état des bourgeois, entre l'état des habitants de la ville et l'état des laboureurs : ceux-là se nourrissent de viande, de poisson, de pain blanc chaque jour ; le laboureur, lui, de bouillie, de pain moisi et de lavure.

Le laboureur doit payer, payer en tout temps, payer au roi, par an, trois ou quatre sortes d'impôts ; puis, quand il faudra payer son maître, si l'argent n'est pas prêt, on s'emparera de son bien. Ici le chagrin !

Il aura en outre à payer la dîme au recteur ; la coutume le veut ainsi, c'est chose raisonnable ; à donner leur quête aux prêtres, l'aumône aux pauvres, et, pour qu'ils ne lui manquent point, leurs gages à ses serviteurs.

De plus, le laboureur sera accusé, grugé par les hommes avarés de la loi, dépouillé de son peu de bien ; et, en voyant piller sa fortune, il n'aura rien à dire.

Et s'il vient à compter quelques petites fois son argent, l'argent qu'il a amassé avec tant de peines, avec tant de soucis, on le bernera, on se moquera de lui, et, si l'on peut, on le lui prendra en lui riant au nez.

— 114 —

Enn divéz al labourer, baléet léac'h ma karo,
 E vézo drouk-prézéget, kalz tud hen disprijo,
 Ha koulskoudé mar teüfer, mar teüfer da gouañ,
 Diwar bréac'h al labourer ar bed-holl o véva.

Sétu hon buhez, siouaz, hon buhéz kriz meurbet,
 Hon chanz a zo gláharuz, hon stéréden kaled
 Hon stad a zo gwal-boaniuz, n'hon euz ket kalz baouez,
 Gréomp-hen a galoun-vad, o c'hounit baradouez.

— 115 —

**Enfin, quelque part qu'il aille, on dira du mal du
laboureur ; bien des gens le mépriseront ; et pourtant,
si l'on voulait, si l'on voulait bien y réfléchir, c'est le
bras du laboureur qui fait vivre le monde entier.**

**Telle est, hélas ! notre vie, notre misérable vie ;
notre sort est bien dur, notre étoile bien funeste,
notre état bien pénible ; il ne nous laisse guère de
trêve ; mais prenons-le en patience pour mériter le
paradis.**

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette admirable résignation chrétienne, le paysan Breton la porte partout au fond de son cœur ; elle se montre dans toutes les circonstances de sa vie. Sa chaumière est-elle la proie des flammes ? il la regarde brûler ; il ne pleure point, il n'éclate point en cris, il ne maudit personne ; il incline la tête et dit tristement comme Job : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Et quand il ne reste plus de sa cabane que les quatre murs, il va mendier de porte en porte quelque argent pour la rebâtir. Cette résignation le suit jusqu'au lit de mort ; il quitte sans regret une vie misérable qu'il a prise en patience pour mériter le ciel.
